

UNE APPROCHE DES TABLETTES MAGIQUES EN GAULE ROMAINE

Claire Gaillet¹



*Tablette de defixio – Hospitalet du Larzac
1er siècle ap J.C. (Musée de Millau)
Photo : Claire Gaillet*

D'après Gérard Freyburger, « la magie vue par les romains eux même consistait dans la prononciation de formules incantatoires, visant à nuire, en dehors des cadres de la religion officielle »². Ce sont en particulier les *defixiones*. Le plus souvent ces tablettes de *defixio*, (*katadesmos* en grec), sont de petits textes, gravés sur une mince feuille de plomb, dans la plupart des cas ; un métal qui présenterait, pour certains, de nombreux rapprochements avec le monde chthonien.

Bien que cette théorie tend désormais à être remise en question, appuyée par la présence attestée d'autres supports tels le bronze, le marbre, le bois ou encore la cire. Ces *defixio* sont des formules d'envoûtement qui visent le plus souvent à nuire à un ennemi. On retrouve cette finalité dans la signification même du terme *defixio*, qui littéralement veut dire, « clouer », « fixer en bas », « transpercer ».

Ce type d'envoûtement sur un individu en particulier inquiétait beaucoup les Romains. Notamment du fait du caractère nocturne, secret et silencieux de ces pratiques. Si l'on se réfère à Pline l'Ancien, il n'était personne qui ne redoutait d'être envoûté par ces prières maléfiques. A Rome, ce type de prières silencieuses faisaient l'objet d'une vive désapprobation et frappaient de discrédits quiconque les employaient.

Importées par les colons grecs, ces pratiques par *defixio*, se sont ensuite diffusées avec l'expansion de l'Empire romain sur le territoire gaulois. Les régions méditerranéennes et de manière générale la Gaule méridionale présentent un grand nombre de ces tablettes magiques.

Mais ce type de matériel archéologique est attesté dans l'ensemble de la Gaule (même si pour l'Armorique nous manquons à ce jour d'informations). On peut ainsi référencer 38 tablettes magiques (*defixio* et phylactères) mises au jour, datant de l'époque impériale, découvertes en Gaule.

En tout état de chose, cette diffusion montre à quel point les mentalités peuvent être perméables aux influences venues de l'extérieures, en tout cas dans le domaine de la magie. Comme l'explique M. Martin³, il suffit que ces pratiques aient été jugées efficaces pour qu'elles se soient répandues au sein de la population indigène. La pratique de la *defixio* a

¹ Master II, Université de Picardie Jules Verne.

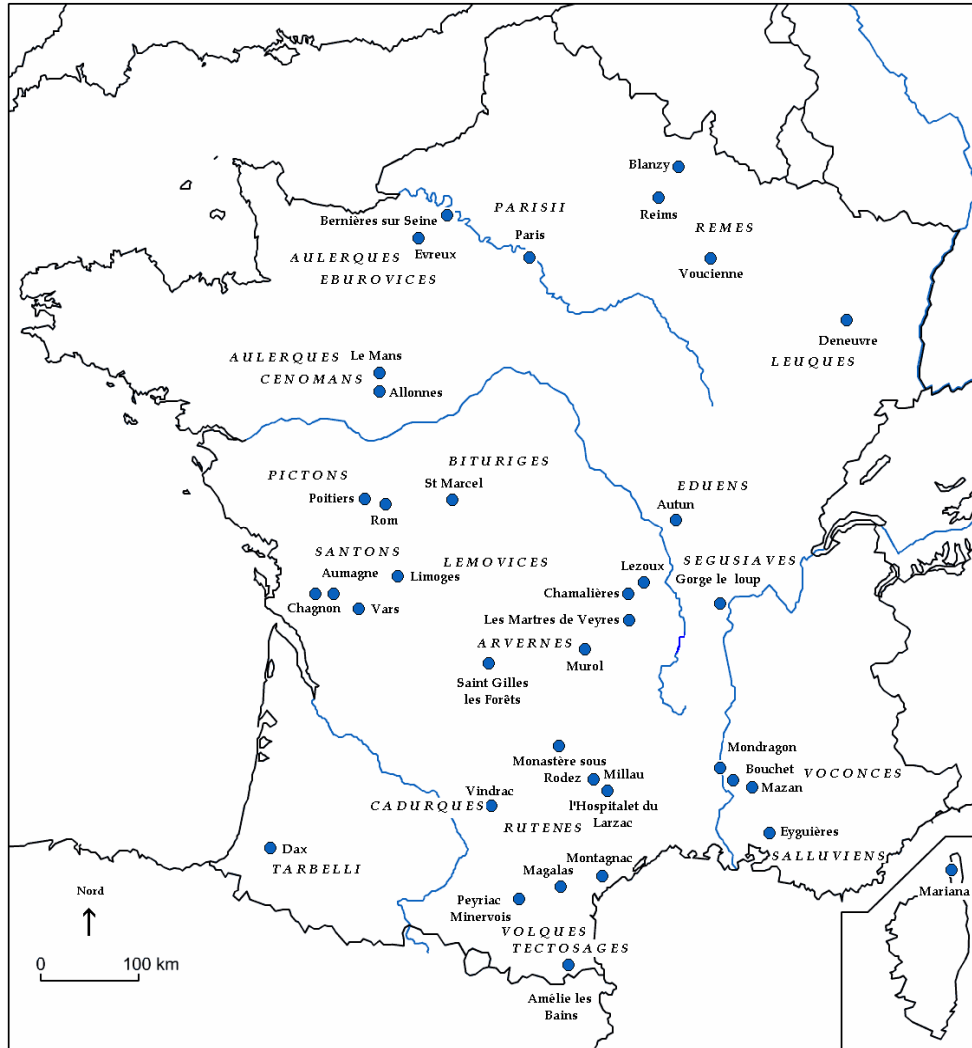
² MOREAU A. et TURPIN J.C., *La Magie, Du Monde latin au monde contemporain*, Actes du Colloque International de Montpellier, Tome 3, 2000, p.11.

³ MARTIN M., *Les plombs magiques de la Gaule méridionale*, 2005, à paraître.

touché la plus grande partie des groupes sociaux et linguistiques de la Gaule romaine, ce qui prouve sa diffusion.

Carte des tablettes magiques en Gaule romaine

1er – Ve siècle après J.C.



Carte réalisée par Claire Gaillet

Il semble dès lors pertinent de nous interroger sur ces pratiques magiques en Gaule romaine. En effet, peut-on parler d'un apport exclusivement latin ou peut-on déceler la permanence d'éléments indigènes dans ces pratiques ésotériques ? On perçoit très vite alors les enjeux d'un tel questionnement, en effet, le concept, encore très flou et largement débattu, de « romanisation », apparaît en filigrane derrière cette interrogation. La réflexion va donc plus loin que la simple analyse de pratiques ésotériques marginales, il s'agit aussi de réfléchir sur les notions de syncrétisme et d'acculturation. Il convient dès lors de tenter de cerner les caractéristiques de ces tablettes magiques découvertes en Gaule, afin d'y voir leurs accointances mais aussi leurs particularismes face aux exemplaires du reste du monde romain. Et pour commencer, tentons d'appréhender la datation de ces tablettes retrouvées sur le territoire gaulois.

Datation

Si l'on s'intéresse à la datation de ces tablettes, il faut rester prudent car elle n'est pas toujours assurée. Très souvent la date est appréciée à l'aide du matériel archéologique découvert avec la tablette magique. Il s'agit pour l'essentiel de pièces de monnaie : à Peyriac Minervois (deux pièces à l'effigie d'Agrippa et d'Auguste), au Lezoux (une pièce avec Trajan), St Marcel (monnaies avec Tetricus Ier et II et Claude II), à Paris (une monnaie antérieure à Constantin), à Aumagne (pièces à l'effigie de Marc Aurèle) et à Amélie les Bains. Mais aussi de la céramique ; à l'instar de la tablette de l'Hospitalet du Larzac découverte avec une quarantaine de vases provenant du centre de céramiques sigillées de la Graufesenque.



*Céramiques sigillées de la Graufesenque
Hospitalet du Larzac (Musée de Millau)
Photo : Claire Gaillet*

1-Aphorette ou cruche 4-Drag 15/17 (?)
2-Drag 37 5-Pot ansé
3-Drag 37 6-Drag 36

Mobilier de la tombe de la nécropole au lieu dit « la Vayssière »

Hospitalet du Larzac (Aveyron)

- Une bague à chaton, dont la taille modeste semble attester que la propriétaire du bijou pourrait très certainement être une femme.
- La céramique. Il s'agit d'un matériel d'accompagnement, qui date très vraisemblablement de la phase de déclin du site de la Graufesenque, fin du Ier siècle apr. J.C. (90-110 apr. J.C.)

(Etude réalisée par Claude Malagoli)

Il faut donc rester prudent quand à la datation avancée pour ces tablettes magiques. D'autant plus que l'on sait que les pratiques de l'envoûtement par *defixio* se sont prolongées sur une large période, du VI^e siècle avant J.C. jusqu'au VI^e siècle après J.C. Notamment en Gaule où la pratique de l'envoûtement par *defixio* est attestée depuis le IV^e siècle avant J.C. avec la présence des colonies grecques. Néanmoins nous pouvons tout de même dégager les grandes lignes pour l'espace gaulois. Ainsi la majorité des tablettes, sont datées aux alentours de la fin du Ier siècle après J.C. (Peyriac Minervois- Magalas- Monastère sous Rodez- Lezoux- Chamalières- St Marcel- Mariana- Millau et l'Hospitalet du Larzac).

Cette première approche autour de la datation nous permet de constater la prépondérance des tablettes datant du début de l'Empire. Ce qui tente à corroborer le fait que le siècle d'Auguste voit une augmentation sensible des pratiques occultes. Ainsi sur la trentaine de tablettes référencées à ce jour, près d' ¼ date du Ier siècle ap J.C., essentiellement dans les provinces de forte tradition romaine, mais aussi auprès de populations qui employaient la langue celte. Ce qui ne doit pas nous empêcher de constater la pérennité de cet usage jusqu'au Haut Moyen Age, comme l'atteste la tablette de Vindrac. On peut d'ailleurs faire une autre remarque, en effet la tablette mise aux jours à Rom serait la *tabellae agoniscae*, la plus tardive découverte à ce jour en Occident, puisqu'elle serait datée des III^e - IV^e siècles.

Localisation

Si l'on s'intéresse désormais à la localisation de ces tablettes, on peut d'ors et déjà constater qu'une majorité a été découverte dans des lieux à caractère funéraire, (Hospitalet du Larzac- Lezoux- Mariana- Evreux- Aumagne- Mazan- Vindrac- Poitiers- Paris- Voucienne- Autun- Les Martres de Veyres- Reims et Limoges). Ce premier résultat tente à confirmer les différentes théories énoncées jusque là, notamment par Fritz Graf, lorsqu'il écrit que les magiciens recherchent « le contact avec le monde souterrain, et les morts dans leurs tombes constituent les médiateurs préférés et naturels » (Graf 1994, 148). En effet, il semble désormais établi que les tombes étaient des lieux privilégiés pour la pratique de l'envoûtement par *defixio*, la sépulture apparaissant comme un lieu favorisant ce contact avec les divinités chtoniennes. Ainsi l'enfouissement de la tablette dans de tels lieux semble faire partie intégrante du rituel d'envoûtement. C'est le mort qui joue le rôle de messenger entre le praticien et la divinité. Le magicien utilisait même le tube à libation, servant dans le culte officiel, pour faire passer la tablette dans « l'autre monde ». Une pratique que l'on retrouve en Afrique du Nord mais qui n'est néanmoins pas attestée en Gaule.

Si les tombes sont des lieux privilégiés pour de telles pratiques, il semble qu'elles ne soient pas les seules. La présence de lieux de dépôt, comme les aqueducs, les puits, les fontaines ou encore les thermes, (Magalas- Monastère sous Rodez- Rom - Le Mans - Chamalières- Amélie les Bains - Dax et Peyriac Minervois), n'est pas fortuite. Les croyances de l'époque faisaient de ces endroits des lieux tout à fait propices pour entrer en contact avec les divinités chtoniennes. L'eau apparaissant comme un vecteur essentiel de l'envoûtement. On a en effet parfois voulu expliquer que la source jaillissante ou le cour d'eau avait le pouvoir d'emporter le mal en l'entraînant dans son courant. On constate que ces lieux ne sont pas mineurs, et jouent un rôle tout aussi prépondérant que les sépultures dans la pratique de l'envoûtement par *defixio*.

Mais cela n'exclut pas d'autres voies, notamment par l'intermédiaire cette fois des sanctuaires (St Marcel- Allonnes- St Gilles les Forêts- Murol - Blanzay et Millau). Comme l'a écrit Pline l'Ancien :

« *Tu as adressé aux dieux dans un temple, des prières silencieuses : c'est donc que tu es magicien* »

Il paraît donc attesté que ce type d'envoûtements et d'incantations se pratiquait également dans les temples. Comme le mentionne F.Graf : « Les tablettes retrouvées dans les sanctuaires bien que rares ne sont pas isolées »(Graf 1994, 148). S'il s'agit le plus souvent de sanctuaires consacrés à des divinités infernales, même si nous ne sommes pas en mesure de l'attester pour le territoire gaulois. On peut prendre l'exemple de St Marcel (Argentomagus), qui mérite une attention toute particulière. En effet, le coffrage de tuiles contenant les lamelles de plomb, était encastré à travers un empierrement recouvert par les décombres du sanctuaire. La nature du dépôt pose quelques questions, notamment pourquoi là t-on déposé à cet endroit ?

Il semblerait que cette cachette ait été disposée au plus tôt à la fin du IIIe siècle. Malgré l'abandon des cultes officiels, il est possible que les lieux aient été fréquentés épisodiquement comme en témoignent quelques monnaies du IVe siècle. C'est du moins ce que semble penser G. Coulon (Coulon 1996, 122-123). Car même si les cultes étaient tombés en désuétude, le caractère sacré des lieux devait être conservé. Recherchait-il alors la protection de Mercure, dont on sait que le culte est bien attesté sur le site ou d'une autre divinité chtonienne, à l'encontre d'un ennemi ou d'un voleur ?

Pour F.Graf, avec ces tablettes déposées dans un contexte de sanctuaire, « nous ne sommes pas si éloigné des tombes que l'on ne le croit. », En effet, si cavités et sépultures ont pu servir d'intermédiaire avec les divinités infernales comme le suggèrent les découvertes en contexte funéraire, les cachettes aménagées dans les décombres des sanctuaires pourraient témoigner d'une pratique semblable, d'autant que Mercure est une divinité liée à l'au-delà.

Enfin nous avons la présence de tablettes dans un contexte domestique. Il est à noter que des tablettes retrouvées dans des puits ou aqueducs se trouvaient également sur la propriété de villa comme à Peyriac Minervois où l'aqueduc était à proximité de la villa du Gourgouly. Ce type d'exemplaire retrouvé près de lieu d'habitation permet, selon M. Martin⁴: « ...de constater que les croyances antiques et les superstitions avaient leur place dans l'espace domestique ». En effet, ces tablettes devaient très certainement servir à se prémunir avant tout des dangers qui pouvaient survenir sur la villa. Notamment contre l'incursion indésirable de voleurs ou encore pour faire face aux diverses intempéries et bouleversements climatiques.

On se rend aisément compte du caractère fondamental de la dimension spatiale dans les croyances magiques du monde gallo-romain. La *defixio* cherche avant tout le mouvement vers le bas, afin d'entrer en contact avec les divinités infernales. On entrevoit un des renversements caractéristiques de la magie antique par rapport au culte civique officiel romain. En cela, la localisation des tablettes magiques en Gaule romaine, ne diffère pas de ce qui est attesté dans le reste du monde gréco-romain.

Langue

Si le contexte de découverte est primordial dans la compréhension du cheminement du rituel magique, il est un autre élément fondamental dans l'approche de la magie antique, c'est la composante linguistique. Au niveau linguistique, il est bon de mentionner que pour une majorité de tablettes, nous ne sommes pas en mesure d'identifier la langue employée, du fait du caractère lacunaire de l'inscription, le plus souvent dû à un mauvais état de conservation. Pour les autres, nous avons bien évidemment l'attestation de tablettes entièrement rédigées en langue latine (Aumagne – Dax – Mazan - Gorge le Loup – Peyriac Minervois - Mariana) mais aussi entièrement en gaulois (Hospitalet du Larzac et Chamalières).

Mais ce qu'il est important également de remarquer c'est l'omniprésence sur ces tablettes d'un mélange linguistique, comme l'attestent les tablettes mêlant gaulois et latin, ce sont les plus nombreuses (Le Mans – Murol – Evreux – St Gilles les Forêts – Rom – Martres de Veyre et Deneuvre) ainsi que les tablettes présentant des éléments celtiques et latins (Magalas – Amélie les Bains et Monastère sous Rodez) et l'on trouve aussi la présence d'un mélange de grec et de latin sur certaines tablettes qui sont très souvent localisées dans le Sud-Est de la Gaule (Eyguière – Bouchet – Autun et Poitiers).

Enfin il n'est pas rare de rencontrer également sur de telles tablettes magiques des éléments à caractère étranger (Vindrac et Blanzay), le plus souvent orientaux, des termes coptes, égyptiens ou des signes cabalistiques voir plus ambigus, difficilement identifiables. En fait, il semblerait que se soit ce caractère « oriental » qui est influencé l'emploi de tels mots. En effet, ces termes mystérieux, parfois dénués de sens pour le scripteur, étaient énumérés sur les tablettes en vue d'obtenir une puissance accrue du charme magique.

Avec l'étude linguistique de ces *defixiones*, l'acculturation qui s'est réalisé en Gaule romaine, au début de notre ère, apparaît dès lors comme une évidence. Ces tablettes présentent un mélange de traditions et de cultures, et cela depuis ses origines perses, s'enrichissant par la suite d'éléments égyptiens(fondamentaux), grecs, latins mais aussi celtiques.

Divinités

⁴ MARTIN M., *Les plombs magiques de la Gaule méridionale*, 2005, à paraître.

Ce caractère composite est également présent lors de l'invocation des divinités. On trouve ainsi mentions de divinités d'origine latine : Pluton et Proserpine (Aumagne), dieu des Enfers et sa femme : divinités chtoniennes gouvernant sur l'empire des morts. L'autre divinité latine invoquée est Apécius (Rom). Nous n'avons pas à ce jour de renseignements sur la fonction et les attributs de ce dieu.

La tablette de Rom présente aussi la particularité d'invoquer deux autres divinités, mais celles-ci d'origine celtique : Aquannos, qui est certainement l'esprit des eaux du puits dans lequel la tablette a été jeté, et Nana, qui pourrait apparaître comme une minuscule créature (C. Guyonvarc'h). On a donc ici la présence de divinités d'origines différentes sur une même tablette.

Outre ces deux divinités on trouve d'autres mentions de divinités celtiques à commencer par Adsasgona (Hospitalet du Larzac) et Adsagonda (Les Martres de Veyres) qui apparaissent être la même déesse, celle des Enfers, qu'on implorerait afin d'être réhabilité en justice. La tablette de Martres de Veyres fait également référence à Antumnos, divinité du monde d'en bas.



*Tablette de defixio de Rom
IIIe -IVe siècle aps J.C.
Photo : Cyrielle Thomas*

Quand à la tablette de Monastère sous Rodez elle fait référence à Bregissa et Branderix. Bregissa peut être rapprochée de la déesse Bricta, un thème verbal signifiant « briller, éclairer » qui s'emploie notamment pour les formules magiques ou pour les rêves. Elle pourrait aussi être traduit par la « magicienne ». Branderix, peut quand à lui être une évolution particulière de « brano », le corbeau. On aurait alors ici le personnage mythique du « roi des corbeaux », un dieu infernal présent dans les légendes médiévales.

Quand à la tablette retrouvée à Chamalières, c'est Maponos arueiatis qui est invoqué. Il est connu dans les légendes médiévales du Pays de Galles sous le nom de Mabon, un demi-dieu qui intercède pour les hommes de valeurs. Son nom est dérivé de Mapo- « jeune homme ». Son épithète « arueiatis », peut être un épithète locale. On a proposé de traduire celui-ci par « pourvoyeur » ou « l'Arverne ».

Ensuite sont mentionnées les Niskés, déesses ou nymphes honorées aux sources d'Amélie les Bains et également Néhe invoquée sur la tablette de Dax et qui désignerait l'esprit de la fontaine. On constate l'importance donnée aux divinités « aquatiques ». Selon F.M. Simon et I. Velazquez « on aurait la survivance d'anciennes divinités par le biais des sources et des fontaines » (Simon, Velazquez 2000).



*Tablette de defixio de Bouchet
IIe siècle aps J.C.*

Enfin les tablettes retrouvées à Autun, Bouchet et Mondragon, semblent tout à fait particulières, puisqu'elles font mention de trois divinités, a priori d'origine étrangère, plutôt orientale : Abrasax, Damnameneus et Sabalthouth. Le premier est d'après la guematria, égal au nombre 365, qui l'assimilerait à l'anguipède (un serpent doté de jambes) des gemmes et des intailles magiques.

Il s'apparenterait à Seth et serait proche de Damnameneus ; ce qui lui conférerait une valeur d'immortalité et la maîtrise de la foudre. Quant à Sabalouth il peut sans doute être assimilé à Sabaoth, dieu des armées, qui dans la gnose juive est parfois considéré comme la contraction de seba oth (les 7 lettres), il désignerait les 7 voyelles, d'après P. Charvet et A.M. Ozanam (Charvet, Ozanam 1994, 20).

Cette quête du contact avec le monde divin est indispensable pour le magicien s'il veut accomplir un rituel. C'est la *communio loquendi cum dis*. Ainsi pour parvenir à ses fins, l'officiant a besoin de l'aide des dieux, d'un assistant divin ou démoniaque, et pour l'obtenir il doit connaître les secrets de la divinité ; des secrets qu'il acquiert lors d'un long parcours initiatique. Tel Pankratès, le magicien de Lucien, qui resta reclus près de vingt trois ans sous terre, auprès d'Isis, afin d'être instruit du savoir de la déesse. En effet, chez les magiciens l'accès à un savoir supérieur résulte toujours de la rencontre sous terre avec un être surhumain.

Le savoir particulier de la magie, la connaissance des instruments, des rites et des prières appartient aux dieux, et comme l'explique F. Graf, ceux sont eux qui en font cadeau aux hommes ; et la voie de l'acquisition passe par l'initiation rituelle. On ne peut donc devenir un vrai *magus* qu'en possédant un tel assistant divin. Et se sont les divinités du monde d'en bas qui apparaissent comme les intercesseurs privilégiés. Les tablettes en Gaule romaine conservent ce rapprochement avec les divinités infernales. En revanche, leur identité est souvent teintée de particularisme local. Ce sont des divinités à consonances celtiques auxquelles s'adresse l'envoûtement. Un résultat qui a pu notamment être expliqué par P.Y. Lambert par le fait que nous sommes en Gaule, on s'adresse donc à des dieux indigènes, dans leurs langues.

Typologie et finalités

Si l'on s'intéresse désormais à la finalité pratique de ces tablettes magiques, on peut relever plusieurs catégories d'envoûtements, selon la classification opérée par Auguste Audollent dans son livre *Defixionum Tabellae* (1904) :

- On en trouve à vocation judiciaire, appartenant ainsi à la catégorie *des tabellae iudicariae*, (Magalas- Mariana- Hospitalet du Larzac et Aumagne). Le but visé ici est de faire perdre des adversaires lors d'un procès et d'influencer les juges.

- Deux autres tablettes (Monastère-sous-Rodez et Dax) visent quand à elles à se prémunir contre les voleurs, afin de protéger le domaine privé.

- On trouve aussi deux tablettes (Chamalières et Amélie-les-Bains) qui présentent un envoûtement visant à la malédiction.

- Ensuite on trouve des exemplaires à finalité aussi diverse qu'un appel à la victoire (Peyriac Minervois), mais aussi une qui se place dans le milieu du spectacle, des mimes (Rom) appartenant ainsi aux *defixiones agonisticae*.

Si l'on retrouve bien trois des catégories mentionnées par A. Audollent, en revanche ce corpus ne nous offre pas d'exemplaires de *defixiones amatoriae* ni même de *defixiones* contre un concurrent économique.

Ce que l'on peut avant tout remarquer c'est que ces envoûtements sont sensiblement les mêmes que dans le reste du monde gréco-romain. Ces finalités semblent à ce point récurrentes que C. Guyonvarc'h a même pu établir une typologie des buts pratiques de ces tablettes. Ainsi par ordre croissant on retrouve principalement, «le désir le lier, de rendre toutes initiatives et tout gestes de défense impossible. Ensuite on retrouve la volonté

d'humilier, d'empêcher le triomphe d'un concurrent, ne pas le voir pouvoir jouer un certain rôle. On a également le souhait de faire souffrir physiquement, de condamner au délire, d'empêcher de parler, de torturer et de martyriser. Et enfin, il y a la volonté d'empêcher l'acte religieux essentiel, le sacrifice » (Guyonvarc'h 1997, 179-180). La pratique de l'envoûtement par *defixio* répond à un état de crise ; comme l'a si bien expliqué C. Faraone, l'utilisation de ce type de magie s'effectue toujours dans un contexte « agonistique », au sens large du terme. Une situation d'affrontement qui n'a pas encore trouvé sa résolution.

Enfin il convient de conclure, en mentionnant les tablettes trouvées à Lezoux, Montagnac, Poitiers, Bouchet, Mondragon, Limoges et à Vars qui tiennent une place toute particulière parmi les tablettes magiques découvertes en Gaule romaine, car il s'agit des exemplaires de phylactères. Ici il n'est pas question d'envoûtement maléfique mais de protection contre le mauvais sort. Destinés à être portés quotidiennement, placés dans un tube de bronze et portés autour du cou, ces phylactères devaient apporter prospérité et richesse à leur détenteur.

L'exemplaire retrouvé au Lezoux a été retrouvé entouré d'une monnaie de Trajan, et



peut sans doute être assimilé comme « porte-bonheur ». La tablette de Montagnac est quand à elle plus énigmatique. Le phylactère de Poitiers est lui identifiable à un charme médical. Quand aux phylactères de Bouchet et de Mondragon, ils visent à se prémunir des intempéries. On peut constater l'écrasante majorité de tablettes de *defixio* retrouvées en Gaule, les phylactères restant tout de même assez rares. Ce que l'on peut remarquer c'est le choix du matériau pour ces phylactères.

Phylactère de Poitiers
IVe siècle ap. J.C.
Photo : Cyrielle Thomas

En effet, ils sont le plus souvent en bronze voir en or. Des métaux sensiblement plus précieux que le plomb utilisé comme support pour les *defixio*. Peut être que le besoin de protection méritait-il un investissement plus important ?

Conclusion

On se rend aisément compte de l'intérêt de tels documents épigraphiques que sont les tablettes magiques. Ce sont des sources archéologiques de premier ordre pour tenter de comprendre le mécanisme des croyances et des pratiques magiques du monde gallo-romain. Et même au delà de ça, ces tablettes nous permettent d'approcher le phénomène encore très flou de la « romanisation ». En effet, il est désormais pratiquement attesté que « cette sorcellerie par l'écriture, les Gaulois ne l'ont pas inventée, ils l'ont empruntée à leurs nouveaux maîtres (les romains) » (Lambert 1994, 149).

La magie en Gaule romaine semble dans les grandes lignes plus ou moins correspondre à ce que nous retrouvons ailleurs dans le monde gréco-romain. Ainsi les Gaulois en adoptant les techniques d'écritures des romains ont aussi adopté les emplois de cette écriture, parmi lesquels on retrouve la pratique de l'envoûtement par *defixio*. Cet usage n'a donc a priori aucune ascendance celtique, bien qu'une étude plus poussée sur les ogams druidiques pourrai sans doutes nous montrer quelques accointances avec les *defixio* gréco romaines.

Donc, si dans la forme, la magie gallo-romaine n'est guère différente des pratiques attestées dans le reste du monde gréco-romain, tant dans le lieu de dépôt, dans l'utilisation des matériaux que dans le cheminement rituel, en revanche sur le fond cette hypothèse mérite certainement d'être nuancée. En atteste, par exemple, l'emploi de langues celtiques sur ces tablettes notamment le gaulois, mais également dans l'invocation de divinités locales, d'origine celtiques. La magie en Gaule romaine parait donc teintée de particularismes, mêlant permanences indigènes et emprunts du monde latin. Ces éléments celtiques ne sont bien sûr pas à surévaluer, mais ils apparaissent néanmoins essentiels afin de tenter de cerner de la manière la plus juste, les pratiques magiques en Gaule romaine et à travers elles le syncrétisme qui a pu s'y établir.

Bibliographie

- Charvet, Ozanam 1994 : P. Charvet, A.-M. Ozanam, *La magie, voix secrète de l'Antiquité*, Nil édition, Paris, 1994
- Coulon 1996 : G. Coulon, *Argentomagus, du site gaulois à la ville gallo romaine*, Paris, Errance, 1996.
- Graf 1994 : F. Graf , *La magie dans l'Antiquité gréco-romaine*, Les Belles Lettres, Paris, 1994.
- Guyonvarc'h 1997: *Magie, médecine et divination chez les celtes*, Edition Payot et Rivages, Paris, 1997
- Lambert 1994 : P.Y. Lambert, *La langue gauloise*, Errance, Paris, 1994.
- Simon, Velazquez 2000 : F.M. Simon, I. Vélazquez, « *Una nueva defixio aparecida en Dax (Landes)* », Aquitania, 2000, p.261-274.